Troisième Année. — N° 67 — 10 Octobre 1911. — Prix : 20 Cent.
PUBLICATION BI-MENSUELLE PARAISSANT LE 10 ET LE 25



DIRECTEUR : MAURICE de RUSNACK

ASTROLOGIE — MAGIE — CARTOMANCIE - CHIROMANCIE - GRAPHOLOGIE - SPIRITISME — MAGNETISME

REDACTION ET ADMINISTRATION, 3, rue de l'Estrapade, Paris-5e

SOLITUDE

(Dessin de M. Colas)

M. COLAS 10-11

Lire page 290 l'article de M. Eugène FIGUIÈRE.

LA VIE MYSTÉRIEUSE. Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25
Fondateur : DONATO
Directeur : M. MAURICE DE RUSNACK

CONDITIONS d'ABONNEMENT { France : Un an. 5 francs / Etranger : Un an. 6 francs

Tout ce qui concerne l'administration, la rédaction, la correspondance et les envois de fonds, doit être adressé à M. le Directeur de la « Vie Mystérieuse », 3, rue de l'Estrapade, Paris (Ve).

Solitude

Par EUGÈNE FIGUIÈRE

Si je ferme mes yeux, je me tais et j'écoute. Si, rouvrant mes paupières, je vois, je tremble ; car l'infini des horizons s'élargit à ma vue éblouie et dessine devant ma pensée une trame occulte d'événements se succédant, et c'est alors toute la Vie. Si mon regard fouette un instant la nue, je doute ! Si, au contraire, mon regard se pose sur la vallée des hommes, je m'exaspère et je sens passer en moi tous le frisson des révoltes et des douleurs. Mon oreille, auparavant suffoquée de silence et d'éternité, se remplit soudain de cris et de tempête, et je distingue l'agonie, la misère, la cruauté, la turpitude s'entrechoquer comme des courges dans un récipient agité et plein d'eau.

Alors, épouvanté, j'oblige ma vue à caresser d'un regard neutre la Totalité absurde ; je chasse de mon entendement tout ce qui l'assourdit et quand, dépouillé de toute influence extérieure, je me trouve enfin être bien moi-même, unique atôme de la solitude pleine, je scrute, je détaille, j'étudie avec avidité mon Moi, et je souris avec orgueil, car je découvre un monde bien plus vaste, bien plus solennel, bien plus sublime, bien plus merveilleux que le monde qui s'offre aux discours vains des hommes.

Donc, je me penche au bord de moi-même comme au bord d'un gouffre sans fond, et je contemple cet univers invisible et sans borne, d'autant plus effrayant que nuls autres yeux que les miens ne sauraient le découvrir.

Que vois-je ?...

Le vide immense paraît avoir des proportions formidables, mais sous l'effet de ma volonté concentrée, je sais le réduire à de si petites limites qu'il ne paraît plus avoir, à mes yeux intérieurs, une forme saisissable. Et devant cela, philosophe et penseur, je regarde, ou plutôt j'écoute : Cet espace est plein de grondements sourds, pareils à ce bruit vague que rend un coquillage contre l'oreille (paroles du sang qui roule dans ses artères) et ce bruit indistinct tout d'abord, se développe si colossalement et se subdivise en de si nombreux bruits divers, qu'immédiatement mon instinct leur donne un sens, et mon imagination crée sur ces sens des formes impondérables et fluides comme celles des fantômes. Et voici l'instant où la solitude me captive, s'empare de moi et, supprimant toutes sensations charnelles, m'isole complètement et fait de moi, parmi l'univers accablant, un autre univers non moins accablant. Car la solitude a ses responsabilités, comme les actions humaines ; non seulement elle inspire, mais elle dirige, elle ordonne, elle force. A mesure qu'elle s'étend en nous-mêmes, elle refoule les passions subsistantes pour faire place à une sérénité que l'ermite taxera de définitive, mais que l'homme d'action appellera transitoire, au milieu de sa vie agitée.

Et voilà où naît le véritable magnétisme, car la volonté, fille de la réflexion ;oblige le commandement de soi-même sur autrui. La preuve en est dans l'ambitieux qui asservit le monde et les hommes à ses desseins, dans le savant dont le calcul terrasse la matière, dans le conquérant qui dompte les événements, dans le vaincu qui renaît à l'espoir dans sa propre adversité. Et l'on peut affirmer sans crainte de se tromper que les civilisations successives ont été le produit de la solitude, puisqu'elles furent engendrées par les surhommes dont le souvenir laisse des traces d'or sur le ciel de l'Histoire.

Si je me replonge encore plus profondément en moi-même, je me heurte aux instincts contraires, et si je suis bon, je trouverai dans l'impression native qui se dégage de mon moi mystérieux, la sensation douce et obscure qui, tout à l'heure, m'assurera la force de l'accomplissement dans le chemin que la bonté m'aura tracé. Si je me venge, je sentirai l'implacable décision battre mes tempes et aviver ma foi d'une redoutable énergie.

Quoi qu'il en soit, la solitude évoque des idées et des paysages inconnus à nos yeux, et c'est pourquoi j'aime à l'entourer d'une sainte adoration. Mes rêves, issus de la solitude, ont enfanté des visages que je n'ai jamais connus que dans ces circonstances, et j'ai échangé des regards avec eux dans l'ombre. Ma voix tremblante s'est mariée à leur voix supra-terrestre ; et par delà les cîmes de l'imagination, le concert harmonieux de nos dialogues s'est projeté plus loin encore, atteignant Dieu peut-être ! et je pense avec orgueil que je fus le seul, parmi tous les êtres qui respirent ici-bas, à contempler le spectacle innombrable de mes propres intimités. Est-ce à dire que ces visions doivent disparaître dès l'instant où je quitterai la solitude ? Non, car à travers les événements que je vivrai ou que je créerai par la suite, je pourrai distinguer leurs effets perpétués dans mes actes ou dans mes paroles, car ils seront le résultat probant de cette période d'existence, toute de solitude et de rêve. Il arrive un moment où, écrasé

sous cette masse intérieure, mon entendement refuse d'en connaître le poids et je sens alors l'ennui et la douleur, égarés dans mon cerveau, frapper les parois de mon crâne comme un battant contre sa cloche de bronze, et c'est peut-être à cet instant que je ressens plus profondément l'effort gigantesque de notre âme vers la Beauté et la Vérité, car ce monde dont je parle palpite de passions violentes qui ne perceront jamais, malgré tout, l'enveloppe qui les entoure. Mes frères, a dit un prophète, nous portons chacun un monde d'existences et de destinées, et tout ces mondes forment Dieu : Changeant de couleurs et de formes selon les individus, ils rassemblent en effet un tout incommensurable, et s'il s'y reflète parfois des lumières profanes ou sacrées, aimons la solitude qui les peuple et les ensemence, et quittons ce paradis secret et flamboyant pour nous rejeter plus vaillant dans la mêlée humaine, faite d'angoisse et de ténèbres.

Eugène FIGUIÈRE.

LE ZODIAQUE (1)

Par le Dr ELY STAR

Les Poissons

Dernier signe de la mystérieuse saison hivernale, les Poissons symbolisent, dans la nature, l'immensité des mers, qui couvrent les trois quarts, environ, de notre planète.

L'élément aqueux est double, il comprend les eaux *douces*, générées par le signe du Verseau, symbole des sources et de la pluie ; et des eaux *salées* des Océans qui régit le signe Zodiacal des Poissons.

En sa savante « Cosmogonie », Moyse, le grand Initié égyptien, qualifie les eaux salines : « *Originantevermiforme, âme de vie* », pour laisser entendre que l'immense lit des mers a été, avant l'apparition de l'homme sur la terre, le gigantesque berceau de toutes les existences animales, alors que la surface du globe était encore complètement submergée.

En Astrologie, le signe des Poissons précède celui du *Bélier*, symbole de toutes les Epiphanies, comme la fin de l'hiver précède l'éclosion tant attendue des feuilles et des fleurs dans le règne végétal.

Profond comme les sombres et redoubles empires de Neptune ; mystérieux comme l'inconnu ; redoutable comme un piège ignoré ; fécond comme la grande matrice des êtres, ce signe est celui qui se levait, à l'*Orient*, durant la nuit sacrée où les trois Rois Mages vinrent rendre à l'Homme-Dieu le triple hommage de l'*Or*, de l'*Encens* et de la *Myrrhe* ; alors que le soleil radieux, quittant le signe du Sagittaire, entrait triomphalement dans le signe du Capricorne, heureux de projeter ses lumineux rayons sur l'humble crèche de Bethléem.

Et pourquoi ce contraste étonnant entre ces deux signes ?

Les Poissons Zodiacaux symbolisent la pauvreté, les inimitiés occultes, les trahisons sociales, les pièges enliseurs, les anxiétés d'esprit et les catastrophes fatales, alors que le Capricorne symbole absolu de toutes élévations, lui est radicalement opposé.

La réponse est facile, et se synthétise en ces deux mots : « L'*Homme Dieu !* » Le Christ souffrant, et le Christ triomphant.

Les Astrologues modernes donnent au signe des Poissons le trône nocturne de Jupiter, du Jupiter maléfique et maléficié.

Nous lui donnons pour planète *Saturne*, (le mauvais Jupiter), c'est exactement la même signification.

Quand le signe maléfique des Poissons se trouve placé à l'ascendent d'un Horoscope, il confère toujours aux sujets des instincts mélancoliques, une nature encline au découragement et au doute de soi ; il retarde, empêche ou paralyse la réussite des entreprises personnelles, et fait avorter les initiatives.

Il attire sur les sujets des dangers imprévus, des inimitiés sourdes et des dangers occultes, — surtout par l'*eau*, ou *près de l'eau*.

Nos braves *mathurins*, la très intéressante cohorte des pêcheurs maritimes ; les intrépides nageurs, sont tous, ou presque tous, régis par ce signe sinistre, attirant comme une sirène, et perfide... comme l'Onde amère ; aussi, sont-ils, trop souvent la proie de l'immense linceul aquatique.

Les sujets régis par ce signe, sont généralement amoureux des voyages au long cours, des explorations dangereuses, des séjours plus ou moins hasardeux en pays étrangers.

Le fonds de leur caractère est mobile et changeant, mais leur esprit est aventureux. Beaucoup d'entre eux sont attirés par le danger.

Toutes leurs chances heureuses proviennent de leurs relations sociales : plutôt que de leurs efforts personnels.

Les Demoiselles régies par ce signe Zodiacal feront un riche mariage ; mais, comme dit le judicieux proverbe : « L'argent ne fait pas le bonheur » ; aussi, de par le signe de la Balance en huitième maison solaire, leur première union encourra le risque d'un divorce, ou d'un veuvage relativement prématuré, suivi, généralement d'une seconde union heureuse.

Les sujets devront s'efforcer de combattre leurs obsessions décourageantes, par des exercices hygiéniques en plein air, et des lectures réconfortantes.

Les bains de mer conviennent aussi très bien à leur constitution lymphatico-sanguine.

Comme remède naturel, les eaux salées leurs sont toujours thérapeutiques.

La Couleur qu'il leur convient de porter est le *Jaune-vert* ; et leur gemme harmonique est la *Chrysoprase*.

Dr Ely STAR.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 56 et 63.

Fakirisme Hindou, par Ernest BOSC

Nous avons dit antérieurement (1) que ce n'était que par des épreuves longues et difficiles que le yogui acquiert des facultés remarquables ; par exemple il acquiert le pouvoir de s'abstenir de toute nourriture pendant un laps de temps considérable, bien autrement long que ceux auxquels nous ont habitué les Merlatti, les Succi, les Lanner, les Sacco et autres jeûneurs célèbres (2).

Les yoguis ont aussi la faculté d'être insensibles à toutes les intempéries de l'air, à toutes les impressions extérieures, à s'extérioriser, à se mettre en catalepsie, etc.

Pour atteindre de tels résultats, les yoguis doivent pratiquer des exercices que nous allons décrire et s'entraîner pendant un temps fort long, et pour mieux accomplir leurs exercices et pratiques, ils habitent des demeures souterraines dénommées Gumph'as. Ils n'usent pas de sel marin (chlorure de sodium) et ils font du lait leur principale nourriture ; ils en sont même très friands, ce sont là des faits très connus.

Pendant le jour les yoguis restent enfermés dans leur demeure, dans leur souterrain, mais la nuit venue, ils sortent pour faire de l'exercice ; ce sont des noctambules ce n'est alors qu'ils se promènent lentement ; tous leurs mouvements sont du reste lents, ils ont l'air engourdis, on dirait des convalescents, c'est du reste un peu leur cas.

Quand les yoguis se reposent, ils affectent principalement deux postures respectivement dénommées *Padmâsama* et *Sidhasana* (3) ; ces postures leur permettent de respirer aussi peu souvent que possible, ce qui allonge leur vie.

Cette manière de vivre ascétiquement, fait que le yogui ne craint pas les changements de température, ainsi que l'inclémence des temps et des saisons.

Quand les yoguis sont capables de rester deux heures dans les postures que nous venons de signaler, alors, mais alors seulement, ils commencent à pratiquer les exercices de la Yoga, exercices fort nombreux comme nous allons voir et dont les principaux sont dénommés :

Prafhyâhara, Prânayâma, Dhârana, Dhyâna, Samadhi, etc., etc., car la nomenclature de ces exercices est assez longue.

Quand, disons-nous, le yogui est parvenu à se tenir pendant deux heures dans les postures de *Padmâsama* et *Sidhasana*, il peut alors commencer à pratiquer le *Pranayd* ou phase de *trance* volontaire qui est généralement caractérisée par une transpiration abondante, par des sortes de frissons ou tremblements dans tout le corps et un sentiment de légèreté corporelle, ce qui fait pressentir ce qu'est la *Lévitation*.

Pendant la phase de *Darana*, durant laquelle la sensibilité et le mouvement volontaire cessent complètement, tandis que le corps est capable de rester dans n'importe quelle posture qu'on lui donne, on dit que l'esprit est *quiescent* (en complet repos, dans cette phase la trance est volontaire.

Après avoir atteint le degré de *Dhârano* (état cataleptique), les yoguis aspirant à Dhyâna, phase d'auto-magnétisation, dans laquelle, ils sont entourés des éclats de la lumière ou électricité éternelle dénommée Ananta Jyoh (lumière sans fin ou omni pénétrante) qui est l'âme Universelle.

La Dhyâna est la Turya Avastha des Védantins, l'extase hypnotique, la soi-contemplation des allemands et la clairvoyance des occultistes.

Arrivé à ce point de l'entraînement, le yogui peut pratiquer la Prathyâra ou phase d'auto-magnétisation, durant laquelle toutes les fonctions des sens sont suspendues ; aussi le corps peut-il passer par un état de catalepsie dénommé *Dhyâna*, dans lequel les yoguis sont clairvoyants, enfin, ils atteignent l'état de Samadhi, phase de l'autotrance, ce qui permet au yogui de se passer de l'air atmosphérique et de n'avoir besoin, ni de nourriture, ni de boisson. — Alors n'ayant plus besoin d'air pour respirer, ni de nourriture, il peut pratiquer ce qu'on dénomme l'*hivernage* : c'est-à-dire que le yogui vit dans un état végétatif, comme la chauve-souris, le hamster, le hérisson, la marmotte, le loir, les serpents, tortues, crapauds et autres reptiles.

Nous devons de dire que les états complets de Samadhis sont assez rares dans l'Inde ; mais ils sont assez nombreux cependant pour témoigner de leur réalité. Ainsi dans ces trente dernières années, il n'y a eu dans l'Inde que trois cas de Samadhi ou hivernage humain bien constatés : le premier à Calcutta, le second, à Jesselmare et le troisième dans le Punjale.

Un colonel anglais fort connu dans l'Inde, M. Towsend, pourrait arrêter le mouvement de son cœur et de ses artères à volonté, mourir et expirer à son gré, puis revivre ; c'est là un exemple de Samprajna Samadhi.

Nous avons pu assister à Paris à un cas de catalepsie, qui nous a permis de constater que le cataleptique (Succi) avait arrêté pendant vingt-neuf secondes les battements de son pouls et pendant sept à huit secondes les battements de son cœur. Notre ami Jounet assistait à cette expérience et a pu faire les mêmes constatations que nous. (Juin 1907).

Nous mêmes l'an dernier, vers septembre, nous avons pu devant le Docteur Farez (1) arrêter quelques secondes, 5 à 8, le mouvement de notre pouls et de notre cœur.

Par ce qui précède, on voit qu'il ne faut pas confondre le yogui et le Fakir, comme le fait le vulgaire ; celui-ci est au yogui, ce qu'un prestidigitateur, un escamoteur est à un haut sensitif, à un *Psychurge*, à un INITIÉ.

Ernest BOSC.

(1) Voir nº 40, 25 août 1910.

(2) Sacco a jeûné au cours d'une exhibition à Londres en 1907 ; pendant cette période de temps, il a perdu 25 kilog. de son poids (Expér. de Janvier-Fév. 1907). — Succi que nous avons beaucoup connu et avec qui nous avons expérimenté a jeûné à Genève 36 jours de suite. — Nous connaissons un exemple où un homme fort et robuste est resté sans manger 52 jours, il n'est mort que le 53e jour.

(3) Ces termes dans le glossaire du *Livre des respirations* et dans le *Glossaire théosophique* de Jean Darlès.

(1) C'est ce même docteur Farez qui a *réveillé* la dormeuse d'Alençon, que les journaux ont rapporté dans leurs colonnes, comme un cas de résurrection : ce qui est complètement faux, réveiller un cataleptique, un léthargique, ce n'est pas ressusciter un mort. Nous connaissons quelques cas de résurrection, nous en avons accompli un, mais ils sont fort rares, quand aux moyens à employer ils sont difficiles à décrire et du reste pas à la portée du premier venu. E. B.

LA DEUX FOIS MORTE (*suite*)

***Par JULES LERMINA* (1)**

Il fit évidemment un effort violent pour rouvrir les yeux.

— Oui, oui, c'est bien cela, murmura-t-il, je n'y songeais plus. Il faut... que je dorme! je ne puis résister, et le pourrais-je que je n'en ai pas le droit... oui, ce serait un crime!

Il parlait d'une voix sourde, sans accent, comme dans un rêve.

Effrayé, je m'étais levé et approché de lui.

— Ne crains rien, continua-t-il, et surtout ne me questionne pas.

« Je ne sais encore si je pourrai tout te dire. Il faut que j'interroge, que je consulte Tu restes ici, n'est-ce pas? La maison t'appartient, je ne me réserve que cet appartement, je vais dormir, dormir... et puis...

Sa tête tombait sur sa poitrine: c'était un affaissement brutal.

— Je suis à tes ordres, lui dis-je, je veillerai auprès de toi.

Il tressaillit :

— Non, non, je ne veux pas. Va-t'en, je te dis...

Il étendit la main et agita violemment la sonnette. Jean accourut.

Paul s'était dressé et, s'appuyant aux meubles, se dirigeait vers le canapé. Il parla en haletant:

— Jean, mon ami est ici chez lui. Qu'on ne cherche pas à me voir! sous aucun prétexte, jusqu'à demain... Mais allez vous-en donc!! Je ne veux pas dormir avant que cette maudite porte soit fermée... et de ne pas dormir, cela me tue... et la tuerait!...

Il eût été cruel et imprudent de lui désobéir. J'assistais à une crise dont l'étude immédiate m'était impossible. Il était tombé sur le canapé et restait les yeux fixes, comme morts, tandis que son bras étendu nous montrait impérieusement la porte.

Nous sortîmes et nous entendîmes derrière nous le bruit des verrous violemment tirés.

Je passe rapidement sur la conversation qui s'ensuivit entre Jean et moi. Je n'avais rien à lui apprendre et lui-même n'apportait pas à mes appréciations d'éléments nouveaux. Il y avait chez le brave homme un fond de crédulité paysanne et, si je l'avais poussé, il n'eût pas été éloigné d'attribuer l'état de son maître à quelque maléfice. Je finis par me soustraire à ses bavardages.

La maison et le parc étaient à ma complète disposition, il s'agissait maintenant de passer mon temps de la meilleure façon possible: l'inaction qui m'était imposée pendant douze ou quinze heures me paraissait lourde mais je me trouvais en somme plus avancé que je ne l'espérais la veille. C'était un important résultat que d'avoir pu causer avec Paul et d'être certain que cette causerie se renouerait le lendemain.

Je n'avais pas à me dissimuler que dans l'entretien de tout à l'heure je m'étais trouvé dans un état de réelle infériorité. Tout m'était surprise, les mots les actes, les idées. J'étais pareil au médecin qui voit un malade pour la première fois, ignorant de sa constitution, de ses antécédents, et qui se sent dérouté par les phénomènes morbides d'apparence contradictoire. Il ne me déplaisait pas de prendre le temps de la réflexion. Je m'efforçai donc de débarrasser mon esprit des ombres qui l'enténébraient et de me tracer un plan pour l'entrevue du lendemain.

Il me fallait oublier que Paul était mon ami, afin de le pouvoir ausculter à loisir et sans que mes nerfs se missent de la partie.

Je fis une longue promenade, seul dans le parc, m'intéressant à cette flore curieuse, née à force de soins, comme au château de Cintra, dans un terrain de roches, et peu à peu je recouvrai dans ces observations le calme de ma raison et de ma conscience.

Puis, comme était venue à tomber une fine pluie d'automne, je rentrai dans la maison. Elle comprenait un rez-de-chaussée et deux étages: l'appartement de Paul se trouvait au premier, au second c'étaient des chambres d'amis dont j'occupais la plus grande.

Au rez-de-chaussée, un salon dont les fenêtres ouvraient sur la campagne, invisible d'ailleurs par ce temps gris; puis un fumoir, une salle de jeux, avec billard, toupie hollandaise, tout cela — je dois rendre cette justice à Jean — parfaitement entretenu et dans un état d'exquise propreté.

Enfin j'avisai une petite pièce, presque complètement obscure avec une fenêtre garnie de vitraux. Une bibliothèque avec rayons autour et au milieu une table de chêne. On se sent tout de suite entre amis. A la lueur d'une lampe, je commençai l'examen des planchettes et découvris là à ma grande satisfaction les meilleurs et les plus récents ouvrages de philosophie et de sciences naturelles, mais aussi une série d'ouvrages relatifs aux plus étranges et aux plus embrouillés problèmes de psychologie transcendante, de psychisme et même — pourquoi reculer devant le mot — de magie, d'ésotérisme oriental et d'occultisme à haute pression.

— Ouais, me dis-je, voilà qui me donnera très probablement la clef du mystère. Ces volumes sont couverts de notes, de soulignages, de rappels, il est évident que Paul les a ressassés. Il faut avoir l'esprit très net et très équilibré pour se pencher sur ces profondeurs sans éprouver la sensation du vide, le vertige. La tête de Paul lui aura tourné trop vite, c'est une affection guérissable, une variété de la névrose dont la suggestion aura rapidement raison.

J'étais rasséréné. Connaissant les causes, je redoutais moins les effets. Je n'étais pas dès lors un négateur impénitent des phénomènes mystérieux dont plusieurs — et non des moins troublants — ont déjà acquis droit de cité dans nos cliniques. Mais j'estime que rien n'est plus dangereux que de poser le pied — en touriste fantaisiste — sur ces terrains mal connus où la folie vous guette: Paul n'était pas armé pour la lutte, les douleurs éprouvées l'avaient prédisposé à l'ébranlement mental ; il avait trébuché, étourdi, aux premiers pas. Je lui tendrais la main et le relèverais, c'était mon devoir d'homme sensé, d'ami, et je n'y faillirais pas.

Mon souci s'allégeait. Je soupai de bon appétit, coupant court aux dissertations de Jean qui me fit tout l'effet d'avoir subi la contagion du détraquement ambiant, et je me retirai de bonne heure dans ma chambre, désireux de me reposer, pour le lendemain être en possession de toute ma lucidité d'esprit.

Je me sentais calme et je m'endormis sans fièvre. Mais, après un temps que je ne puis apprécier, je m'éveillai soudain avec un hoquet nerveux; et, chose curieuse, c'était exactement la même impression que la veille une angoisse inexplicable compliquée d'une bizarre difficulté à respirer.

Je sautai sur le tapis, réagissant de toute ma force contre cette torpeur. Ou j'étais la victime d'une illusion, — et en ce cas la raison la dissiperait, — ou le phénomène était réel et j'en découvrirais la cause.

Or je vis que la lampe que j'avais laissée allumée brillait d'un éclat singulier, comme si la flamme eût été excitée par un apport excessif d'oxygène. Aussi une vive odeur d'éther me saisit aux narines. C'étaient ces effluves qui me montaient au cerveau.

L'effet physique était si patent qu'un instant ma vue troublée crut percevoir dans la chambre des formes, ondulant et girant.

Je m'habillai à la hâte et ouvris ma fenêtre. L'air me fit du bien. La nuit était noire, on n'entendait pas le moindre bruit. Je me penchai pour mieux aspirer la fraîcheur vivifiante et, dans ce mouvement, je remarquai qu'une fenêtre de l'étage inférieur était éclairée d'une lueur blanchâtre très douce: on eût dit qu'un nuage d'infinitésimales poussières s'exhalait à l'extérieur.

Or, en examinant la maison mieux que je ne l'avais encore fait, je m'aperçus que ma propre fenêtre ouvrait sur un balcon qui contournait une partie de l'étage, et cette pensée me vint que de l'angle le plus éloigné, je pourrais peut-être plonger mes regards dans la pièce si singulièrement éclairée qui, je le constatais maintenant, touchait à la chambre où Paul m'avait reçu le matin. C'était le cabinet toujours clos dont Jean m'avait parlé.

Sans discuter un seul instant mon droit à l'indiscrétion, je m'engageai sur le balcon, et, prenant soin d'étouffer le bruit de mon pas, je suivis la rampe de fer, en pleines ténèbres, certain par conséquent de n'être pas vu, même par le vieux domestique, à supposer qu'à cette heure il ne dormît pas encore.

J'arrivai ainsi à l'angle de saillie et me trouvai à quelques mètres de la chambre en question, la voyant de biais, très nettement.

Des tentures intérieures en masquaient la majeure partie, mais, dans leur écartement, une lueur apparaissait pâle ou plutôt bleuâtre, tamisée, et comparable — ce fut la pensée qui me vint aussitôt — à celle qui se dégage des lucioles.

Je restai accoudé, plus ému que je ne l'aurais voulu, avec le léger battement de cœur que connaissent les enfants en faute. Or je ne me dissimulais pas que ma curiosité fût un peu coupable.

Pendant un assez long temps, je n'observai rien de plus que le reflet d'un invisible foyer et je songeais à regagner mon lit, quand tout à coup, je vis la tenture se relever et...

Deux ombres se profilèrent sur les carreaux. Je dis bien deux ombres, elles étaient penchées l'une vers l'autre, comme enlacées.

(1) Voir les numéros 58, 59, 60, 63, 65 et 66.

Et de ces deux silhouettes, je ne pus méconnaître l'une qui était celle de mon ami Paul. Quant à l'autre,, impossible de s'y méprendre, c'était une forme de femme, un galbe bizantin, gracile.

Cette apparition dura le temps d'un éclair: le rideau retomba.

Quelle que fût la résistance de ma raison, toute objection se brisait contre le fait: il y avait une femme dans l'appartement de Paul, et. le dirai-je autant que mes souvenirs pouvaient me servir, — et j'avais la conviction qu'ils étaient précis, — cette silhouette fine, au dessin mystérieux, préraphaélite, rappelait étonnamment celle de Virginie.

En tous cas, Jean ne s'était pas trompé. Pendant ces nuits où l'accès de son cabinet était interdit à tous, Paul n'était pas seul. En même temps s'imposait l'hypothèse que j'avais repoussée naguère. Virginie vivante, une mort simulée, de par on ne sait quel caprice morbide, et enfin l'isolement à deux, dans une séquestration sans doute volontaire.

Il y avait là quelque drame macabre que la folie de l'un ou peut-être des deux aggravait chaque jour en le prolongeant.

L'aube venait, j'avais froid, je rentrai dans ma chambre et dormis jusqu'au matin.

X

— Accorde-moi deux jours, me dit Paul le lendemain, et je te révélerai mon secret.

Je ne lui avais pas avoué ma découverte de la nuit, préférant l'amener à une plus lente confidence. Mais, à ma grande surprise, il venait lui-même au-devant de mes curiosités.

Son attitude devait paraître fort étrange, il en convenait loyalement, mais il se trouvait dans des conditions inordinaires qui autorisaient les suppositions les plus fantastiques. Loin de me les interdire, il déclarait que je resterais quand même au-dessous de la réalité. le mieux était de ne me point perdre en hypothèses inutiles. S'il ne me donnait pas satisfaction immédiate, c'est qu'il n'était pas seul maître de ses décisions: il avait de grands ménagements à garder.

— Il est des pudeurs, ajouta-t-il, dont nous autres vivants ne pouvons concevoir l'idée !

Bref, j'étais prêt à lui accorder le délai sollicité: après quarante-huit heures, il se faisait fort de m'initier au mystère de sa vie.

Le pis, c'est que je ne concevais pas la nature de ce mystère. L'examinant attentivement, j'étais frappé de l'altération de sa physionomie: ses traits étaient tirés, ses yeux cernés de bistre; sa voix même sonnait d'un timbre étrange, diminué. Du reste, il ne dissimula pas une intense fatigue et me pria d'abréger ma visite.

Bien entendu, pendant les deux jours de répit qu'il m'imposait, je prenais l'engagement de ne pas chercher à le voir.

— Te parler, t'écouter, t'entendre même serait pour moi une fatigue que je n'ai pas le droit d'affronter: je dois concentrer, synthétiser toute mon énergie, sans en dépenser vaguement une parcelle.

Je consentis à tout, sans même discuter, tant je craignais, en mon ignorance, de prononcer un mot qui modifiât ses résolutions.

Seulement, craignant de ne pas rester maître de mes curiosités encore surexcitées par l'obscurité de ses promesses, je lui déclarai que je m'absenterais pendant ces deux jours, m'engageant à me trouver prêt, à l'heure dite, à profiter de son bon vouloir.

— Tu me donnes ta parole, lui dis-je, que tu ne commettras aucune imprudence.

— Aucune, fit-il avec un sourire. A ton tour je te veux donner un conseil...

— Lequel?

— Pour que la transition entre le connu et... l'inconnu te soit moins brusque, il faut que pendant le délai que je sollicite de toi, tu t'étudies à combattre en toi le vieux scepticisme qui, en dépit de ton ouverture d'esprit, est toujours imminent à reparaître. Médite cette belle parole d'Arago: « Hors des mathématiques pures, le mot impossible n'est pas ».

— C'est déjà mon opinion, répondis-je en lui serrant les mains, du diable si je ne crois point un peu déjà au surnaturel.

Je faisais en moi-même allusion aux étrangetés de la nuit.

Il haussa les épaules.

— N'emploie donc pas de mots sans signification. Le surnaturel n'est pas. L'électricité paraît surnaturelle à un sauvage et le phonographe à un académicien. Il n'y a que des changements de plan et de perspective. Mais ne m'induis pas en discussion, c'est de la force perdue.

Jean était désolé de me voir partir: ne s'imaginait-il pas que j'abandonnais son maître à la folie, à la possession; il croyait très naïvement à une action démoniaque.

Je le rassurai de mon mieux et partis.

Je revins à Paris et, en vérité, je respirai largement. L'atmosphère de la Pierre-Sèche avait en quelque sorte contracté mes poumons; et ce fut avec délices que je vécus ces quarante-huit heures de la vie normale. Même il me vint cette pensée que, si j'étais contraint à passer quelque temps là-bas, ne fût-ce que pour tenter la guérison morale de mon ami, il me fallait faire provision d'air parisien.

J'achetai les pièces en vogue, les romans les plus à la mode, je m'abandonnai aux journaux vivants, je priai une amie de m'écrire souvent et de me tenir au courant des milles incidents de la vie quotidienne, bref, ne sachant pas au juste ce que l'avenir me réservait dans cette maison bizarre, je pris mes précautions pour combattre des hantises redoutées.

Avec cela les plus récents ouvrages scientifiques me ramèneraient à mes études favorites. J'étais paré, ainsi qu'un passager qui prévoit une traversée difficile.

Muni de mon viatique intellectuel, dans lequel j'avais fait une large place aux distractions de l'imagination, je repris le chemin de Salbris.

J'arrivai au castel avant le moment fixé; c'était avec intention: je voulais avoir le temps de ranger mes livres, pour les avoir sous la main en cas de besoin. Jean m'attendait à la porte dans un état d'exaltation qui d'abord m'effraya. Rien de bien grave d'ailleurs. Depuis vingt-quatre heures, Paul n'avait pas ouvert sa porte. Jean avait écouté, espionné; ce qui l'effrayait le plus, c'est qu'il n'avait rien découvert.

Mais Paul était vivant : c'était le seul point acquis et celui qui me touchait le plus.

J'étais là maintenant, la tête parfaitement saine et décidé à tout pour triompher d'une monomanie quelconque.

Nous transportâmes mes caisses dans la bibliothèque, et les livres de science occulte dont les rayons étaient garnis durent frissonner de colère, forcés qu'ils furent de se serrer pour faire place à des œuvres de raison saine et d'imagination bien pondérée.

Cela fait, et comme je consultais ma montre qui marquait précisément six heures, la sonnette de Paul retentit. Jean monta.

Je redoutais un peu que Paul réclamât une augmentation de délai; mais je n'eus pas à dépenser une nouvelle dose de patience. Paul m'attendait. Je montai rapidement à sa chambre.

Il me reçut fort bien; j'eus même la satisfaction de constater qu'il ne paraissait pas plus affaibli qu'avant mon départ.

— Eh bien, dis-je gaiement, tu vois que je suis exact: de ton côté, tu parais disposé à tenir ta promesse. Me voici donc, l'oreille et l'esprit ouverts, prêt à écouter tes contes de fées.

— Ne prends pas ce ton léger, me répliqua-t-il car jamais, jamais, entends moi bien il n'y eut dans notre vie minute plus grave.

Je lui tendis la main il y mit la sienne.

— Avoue reprit-il, que tu me crois fou...

— Moi je te jure...

— Ne jure pas car aussi bien il fut telle heure où je crus moi aussi que ma raison m'abandonnait, et tu me comprendras plus tard quand tu apprécieras ce qu'il faut d'énergie pour rester maître de son cerveau, alors que, sous un souffle venu on ne sait d'où, s'ouvre lentement la porte profonde de l'inconnu.

Sa voix avait légèrement tremblé. J'étais plus ému que je ne voulais paraître.

— Je t'affirme, repris-je vivement, que tu ne te heurtes en moi à aucun préjugé, à aucun parti pris, non plus qu'à des ironies de méchant goût. Parle-moi donc en toute confiance. Je t'ai toujours aimé et nous avons creusé ensemble les problèmes les plus ardus. Quel que soit le terrain où tu m'entraîneras, tu m'y retrouveras ferme et de bonne foi... J'écoute.

Il me remercia d'un sourire reconnaissant. J'avais dit vrai, je trouve ridicule toute négation à priori.

Il pencha alors son front sur ses deux mains, et pendant une minute, je pus me demander s'il songeait encore que je fusse là. Mais il releva la tête, me regarda bien en face; puis, allongeant la main vers un flacon de cristal, à demi-plein d'une chartreuse dorée, il le plaça en pleine lumière et me dit:

— Regarde ceci attentivement, de tous tes yeux, comme on dit, avec le ferme désir de te souvenir de la forme et de la couleur... Ne parle pas, ne pense pas... regarde!

Pris d'un intérêt dont je n'étais pas maître de me défendre, dominé aussi, je puis bien l'avouer, par l'autorité de son geste et de sa voix, je concentrai toute mon attention visuelle sur le flacon qu'il me montrait.

Il était de cristal très pur, avec, autour du col, quelques tailles délicates en formes d'olives allongées. La panse même du flacon était d'une jolie rondeur, et vers le fond d'autres olivettes s'étiraient vers la base.

La liqueur toute d'or vibrait autour d'un point ensoleillé presque éblouissant.

Tout cela, je le vis en une seconde, en une acuité d'attention détailleuse que je ne m'étais jamais connue.

— Ferme les yeux maintenant, me dit-il du même ton brusque auquel j'obtempérai immédiatement.

Jules LERMINA.

(A suivre.)

Le corps humain se dédouble (fin)

Par FERNAND GIROD (1)

Il n'y avait évidemment là qu'un simple phénomène de lucidité, mais il est intéressant à noter, étant donnée la précision des détails qui le caractérisent.

On remarquera que dans la précédente séance simultanée, Louise n'avait pas été aussi précise dans sa description.

A quoi cela tient-il? Voilà ce que présentement, on ne saurait expliquer.

La première partie de l'expérience prend fin, nous laissons Louise se reposer une demi-heure, et l'on devait faire de même à Paris pour Edmée.

A 11 heures, Louise est dédoublée de nouveau et envoyée à Paris ; elle s'y est déjà trouvé en somnambulisme, mais jamais en état de dédoublement.

L'assurant qu'elle n'a rien à craindre, nous lui enjoignons de laisser aller son double, que ce dernier sera conduit et ramené sans encombre.

Confiante dans nos paroles, elle abandonne son double, et celui-ci se dirige vers Paris, conduit dit-elle par un point lumineux.

« C'est curieux », dit Louise, il va très loin, il flotte au-dessus des maisons, rien ne l'arrête. »

Quelques secondes se passent, elle reprend : « Il se trouve « au coin d'une rue, la porte de la maison où il doit entrer n'est pas très éloignée. » (ce qui est exact, notre cabinet d'études se trouvant presque au coin du faubourg Saint-Honoré.

Le double entre dans la maison, il voit un escalier au fond d'une cour, il monte et s'arrête au premier étage. Il pénètre dans une pièce non éclairée où il y a deux ombres noires dont l'une semble très agitée : « Il y a également dans cette pièce, un fantôme semblable au mien ajoute Louise. Puis, elle s'exclame : « Edmée !... c'est Edmée ! ! » Elle est très agitée, elle prononce des phrases hachées, et sans suite, des mots entrecoupés, je ne sais ce que cela signifie.

D. — Voulez-vous dire à Edmée ceci : « Edmée, soyez calme, je suis venue pour vous calmer. » Louise répète cette phrase plusieurs fois et continue en nous faisant savoir qu'Edmée a compris, qu'elle sourit et se montre plus calme.

Nous demandons ensuite à Louise de nous décrire le lieu dans lequel elle se trouve. « Il doit y avoir plusieurs pièces, dit-elle, mais je n'en vois qu'une. »

D. — Alors, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y en a plusieurs?

R. — Parce que les meubles sont tout à fait différents ; çà n'est pas arrangé de la même façon et pourtant je ne vois pas de murailles.

D. — Eh bien ! dites-nous ce que vous voyez dans cette pièce.

R. — Je vois des fauteuils, un canapé, des chaises rembourrées, des statuettes sur une cheminée, des tableaux, mais il me semble que tous ces objets sont les uns sur les autres. Il y a aussi dans un autre endroit, un bureau, une bibliothèque et des chaises comme dans une salle où l'on attend. Dans la bibliothèque, beaucoup de livres, j'en vois un, surtout, renfermant des photographies d'artistes ; ou plutôt non, ce ne sont pas des photographies d'artistes, on dirait des personnes drapées qui prennent des poses en écoutant la musique.

La description du mobilier était parfaitement exacte de même que celle du livre en question, livre de M. Magnin, ayant pour titre « L'Art et l'Hypnose » et contenant effectivement des photographies de « Magdeleine » sujet magnétique, dans ses poses extatiques provoquées par la musique.

La séance de dédoublement prend fin à 11 h. 30.

A minuit, Louise est plongée dans l'état somnambulique et, sur notre invitation de s'efforcer à se ressouvenir, elle se rappelle de tout ce qu'elle a vu pendant son dédoublement. Elle est envoyée à nouveau rue du Cirque et nous apprend qu'il s'y trouve deux personnes éveillées, dont elle refait la description comme précédemment, mais lorsqu'il s'agit de dépeindre le local, elle nous dit voir plusieurs pièces séparées par des cloisons, alors qu'auparavant elle n'en voyait qu'une.

Cette simple constatation faite par une personne n'entendant rien au côté scientifique des phénomènes suffit, à lui seul, pour démontrer qu'il doit exister une différence entre la vision somnambulique et la vision d'un sujet dédoublé, ainsi que nous le pressentions par ailleurs.

En ce qui concerne le livre de M. Magnin, Louise, toujours en somnambulisme affirme que toutes les photographies se rapportent à la même personne dans des poses différentes, et elle ajoute même que ces poses lui paraissent beaucoup plus naturelles que celles que prendrait une artiste sur une scène.

A la vérité, nous l'avons su après, l'ouvrage « L'Art et l'Hypnose » ne se trouvait pas dans la bibliothèque au moment de la séance, mais il était placé sur une table du salon où l'on opérait à Paris.

Il est vrai qu'il peut y avoir eu là persistance d'un cliché puisque ce livre avait été retiré le jour même de sa place habituelle pour être feuilleté. Nous devons ajouter que, lorsque ce livre était dans la bibliothèque, il s'y trouvait bien en évidence, au-dessus des autres volumes.

Pour le reste du contrôle, nous ne croyons devoir mieux faire que de mettre en regard de notre exposé un extrait du compte rendu de la séance de Paris, lequel fût envoyé à Bordeaux le lendemain même, puis retourné ensuite à Paris, afin de nous permettre de contrôler scrupuleusement le résultat de l'expérience. Voici ce résumé :

Paris, le 26 juin 1909.

A dix heures moins cinq, j'endors Edmée ; le dédoublement se fait très vite. Edmée dit : On m'appelle... il ne faut pas me parler ; on appelle mon double... il s'en va. Quelques secondes après elle ajoute : « Bonjour, j'ai mal à l'estomac !... Bonjour ...Oui oui, je te connais. — Ah ! toi, tu viendras à ton tour tout à l'heure. — Oui, oui, tu viendras... mais je suis bien mal, je suis énervée. »

Je dis à Edmée de se calmer, et elle me répond : « Je ne peux pas... Nous passons devant eux, reprend-elle. — Je la connais, elle est gentille, mais son estomac m'énerve. Nous passons devant eux et on nous a vues. Louise me parle, elle me dit qu'il faut être calme. Son fantôme me plaît parce que je l'ai déjà vu. On va tâcher de se faire sentir encore ; elle me dit : « Edmée, soyons calmes. »

— « Bonjour, bon voyage... tu vas venir, oui, tu connais le chemin... Tu as mal à l'estomac, toi, quand on se touche je le ressens. On vient nous voir, répète Edmée. — Bon voyage.

« Tu sais, je ne vais pas te laisser tranquille parce que je

(1) Voir les numéros 58, 61, 64.

ne veux pas m'en aller. A ce moment, je dis à Edmée qu'il faut revenir. Après quelques objections, le double consent à revenir, puis il essaie de se montrer à nous. Mme de P... assistait à la séance, elle est un peu sensitive et voit très distinctement une lueur, elle ressent aussi une très vive sensation de froid.

Mais le double d'Edmée ne peut pas rester en place et, au bout de quelques instants, il retourne chercher son compagnon qu'il ramène avec lui assez longtemps après.

« Toi, tu étais rentré, dit le fantôme d'Edmée à celui de Louise, mais moi je ne veux pas qu'on me rentre ; dépêche-toi, viens avec moi... Ah ! la voilà enfin, elle est là... Tu vois, il y a une dame là, on va essayer de se montrer.

A ce moment, Mme de la P... voit devant elle un globe lumineux.

Edmée ajoute : « On a dit aussi qu'il fallait rendre compte de tout ce que l'on éprouve, Louise vous dit : Bonne nuit.. Mais elle est curieuse, elle perquisitionne partout, elle veut tout voir... J'en ai assez, moi nous sommes trop fatiguées, au revoir, je te reverrai bientôt. »

Il est 11 heures et demie. Edmée qui a été très agitée et plus nerveuse que de coutume demande à être réveillée. Elle se plaint de l'estomac et toute engourdie encore, elle se met au lit.

Signé : Mme Stahl.

Déductions

Nous voyons dans cette nouvelle expérience une confirmation des précédentes pour ce qui est tout d'abord du transport conscient du double à distance. Confirmation aussi, et d'une façon éclatante, de la vision nette et détaillée des personnages et des choses.

Confirmation enfin de la persistance des clichés antérieurs avec la lecture intégrale d'une phrase prononcée deux jours auparavant. (1).

De plus, nous avons eu, dans cette séance, compréhension immédiate d'une phrase, ou tout au moins du sens d'une phrase ; Louise dit : « Edmée soyez calme, je suis venue pour vous calmer ; et cette dernière rapporte à l'opérateur : « Louise, me parle, elle me dit qu'il faut être calme. »

Fernand Girod.

— FIN —

(1) Cette persistance des clichés, est selon nous, un fait avéré, nous en avons eu d'autres exemples, au cours d'expériences de lucidité tentées tant avec Edmée qu'avec d'autres sujets.



LE PROCÉDÉ d'Upta Saïb

Il arrive bien souvent que des lecteurs de la Vie Mystérieuse demandent à Upta Saib de plus amples renseignements sur son procédé concernant la fixation de tous les signes de la main. Nous le répétons, ce procédé est des plus simples, des plus amusants et à la portée de tous. Il suffit de prendre une feuille de papier blanc, papier écolier par exemple, de la passer doucement au-dessus d'une lampe à pétrole dont on aura élevé la mèche, et de la remuer constamment pour éviter qu'elle prenne feu. Au bout de très peu de temps, le papier se trouvera uniformément noirci ; poser alors la main au milieu de la feuille en appuyant un peu et l'enlever d'un trait. On obtient de la sorte une photographie parfaite de la main où les moindres détails apparaissent. Il n'y a plus ensuite qu'à fixer cette épreuve en la trempant dans un peu d'alcool à brûler, la retirer et la laisser sécher 2 à 3 minutes, l'opération est terminée.

Ce petit procédé, très simple en soi, est aussi très attrayant et constitue, en même temps qu'un document intéressant pour l'étudiant en chiromancie, une distraction de famille assez piquante de curiosité, car, sans avoir fait aucune étude préalable, il est aisé de s'apercevoir qu'il n'est pas possible de rencontrer deux mains qui se ressemblent.

MARQUÉ PAR LE DESTIN *(suite)*

Grand roman inédit

***Par MARC MARIO* (1)**

— Mettez cela dans votre poche, dit-il avec bonhomie en paraissant s'adresser plus particulièrement à Georges. C'est un petit supplément à l'occasion de l'inventaire.

Chaque enveloppe contenait un billet de cinq cents francs.

Georges n'avait pu donner suite à son projet.

Ce déjeuner, qui se prolongea presque jusqu'à trois heures, l'obligea à rentrer à la maison de la rue du Sentier avec M. Couveran-Lisieux et le chef comptable.

— Il y a un monsieur qui vous attend, annonça un employé au négociant dès qu'il arriva.

C'était Fauvel.

M. Couveran-Lisieux le reconnut immédiatement et le fit entrer dans son bureau.

— Il y a du nouveau ? demanda-t-il tout de suite à l'inspecteur de la Sûreté, dont la visite lui semblait de bon augure, alors qu'il croyait l'affaire classée et qu'il avait déjà fait le deuil de ses dix mille francs.

— Non, répondit Fauvel. C'est pour avoir un renseignement que j'ai besoin de vous voir.

Georges avait aussi reconnu le policier, en regagnant la pièce dans laquelle il travaillait, et aussitôt des appréhensions nouvelles l'envahirent et devinrent bientôt de réelles épouvantes.

Cette visite, au lendemain de ce qui s'était passé chez Mme Fleurot, lui parut significative et, en un clin d'œil, tout un monde d'idées et de conjectures alarmantes se présentèrent à son esprit.

Fauvel le soupçonnait-il ?...

Le malheureux sentait son cœur battre avec violence et, à ses tempes, perler une sueur froide.

Il songeait avec terreur à l'état en lequel il se trouverait si l'inspecteur de la Sûreté s'adressait à lui... si, devant son patron, cet homme si bon, qui lui témoignait une telle sympathie et pour qui il éprouvait une réelle affection qu'il croyait uniquement basée sur sa reconnaissance, il l'interrogeait.

Georges ne se sentirait pas la force de nier... Il se troublerait, et l'œil scrutateur du policier percevrait sa culpabilité à travers son désarroi.

Il pensait, ce pauvre garçon, à cette somme volée, à ces dix billets de mille francs qu'il avait sur lui et dont la découverte le perdrait, si on le fouillait.

Tout tremblant, ses jambes le supportant à peine, haletant, il s'approcha sans bruit de la cloison qui séparait son bureau de celui de M. Couveran-Lisieux, afin d'essayer d'entendre ce qui se dirait ; mais aucun bruit, aucun mot, pas même un murmure de voix n'arrivait jusqu'à lui.

Fauvel était demeuré profondément pensif après avoir quitté la maison de Poissy et, malgré lui, en dépit même de son septicisme, son esprit demeurait hanté par les choses étranges dont il avait été témoin.

Il était loin cependant de songer à Georges.

Il ne se sentait pas assez convaincu des mystérieuses facultés dont sa jeune femme avait donné la preuve pour se laisser appréhender par l'accusation qu'elle avait inconsciemment portée contre lui.

La situation du nouvel employé de la maison de la rue du Sentier le mettait, à ses yeux, à l'abri de tout soupçon, puisque Georges n'était entré chez M. Couveran-Lisieux que bien après le vol.

Mais, tandis que le train le ramenait à Paris, l'inspecteur de la Sûreté réfléchissait à cette scène du vol que Mme Bonnefond avait si minutieusement décrite.

Son ami Schultz, qui n'avait d'autre intention que de la convaincre de la lucidité de sa sœur, ne pouvait s'être prêté à une comédie ; ce qu'il avait fait devait donc être sincère.

Ce qui le désorientait un peu et l'empêchait de croire à la double vue de la somnambule c'était la précision qu'elle avait mise à décrire l'extérieur de la maison de la rue du Sentier, la facilité avec laquelle elle avait paru lire, dans son sommeil magnétique, l'enseigne de la façade.

— Elle connaissait sûrement cette maison, se disait Fauvel avec conviction. Elle l'avait déjà vue... Ce n'est pas possible différemment... Alors, dans cette sorte de vision de l'hypnose, elle l'a revue par la pensée.

Mais l'intérieur qu'elle avait décrit également ?...

Il fallait donc qu'elle y eût pénétré pour l'avoir dépeint avec une pareille exactitude ?...

C'est cela qui le préoccupait et qui le jetait dans un trouble d'esprit dont il ne parvenait pas à se dégager, ne sachant comment départager les faits basés sur le souvenir de ceux provoqués peut être par une sorte d'intuition.

Mais alors, s'il en était ainsi, si Mme Bonnefond n'était jamais allée chez M. Couveran-Lisieux, que ce soit de l'intuition ou de la double-vue, à laquelle il ne croyait guère, il y avait quelque chose.

Et cette scène du vol, dont elle avait précisé l'instant !...

Le policier se remémorait alors tout ce qu'il savait, tout ce qui avait été établi par les déclarations du négociant de la rue du Sentier et par son enquête.

Il savait à quel moment il avait reçu de son banquier la somme dont il s'était muni pour son échéance, somme qu'il était allé retirer lui-même et qu'en arrivant chez lui il avait jointe, dans son grand portefeuille de caisse, à ce qu'il avait déjà.

Depuis, il n'y avait pas eu une seule lacune ; M. Couveran-Lisieux n'avait pas quitté un seul instant son portefeuille, à ce point qu'il lui avait été impossible d'indiquer même vaguement à quel moment avait pu être commis ce vol qu'il n'avait découvert que plus tard, en récapitulant ses paiements et en comptant ce qui lui restait avant de l'enfermer dans son coffre-fort.

— En causant avec M. Couveran-Lisieux, j'aurai toujours une base, se disait Fauvel. Il faut que je le voie !...

Il y serait allé dès le matin s'il avait été libre ; mais le Chef de la Sûreté avait conféré avec lui assez longtemps au sujet de diverses affaires, comme cela se passait chaque jour.

Mais aussitôt après son déjeuner, voulant en avoir le cœur net et affranchir son esprit des doutes qui malgré lui le troublaient, Fauvel avait fait la démarche résolue.

— Je poursuis toujours mes recherches, commença-t-il, car du moment que j'ai découvert un fait qui a une réelle importance, ce billet de mille francs appartenant à la liasse qui vous a été volée et qui a été changé à la gare Saint-Lazare, je dois arriver à en découvrir davantage. De ce côté, mes dispositions sont prises et les agents que j'em-

(1) Voir depuis le numéro 63 à ce jour.

ploie font des recherches dans toutes les localités que je leur ai signalées.

— Vous vous donnez beaucoup de mal, fit le gros négociant.

— Ce qui me préoccupe maintenant c'est d'arriver à fixer le moment où le vol a pu être commis... Nous l'avons déjà cherché vainement, mais peut-être n'avons-nous pas précisé assez minutieusement toutes les circonstances, tous les faits de cette journée du 31 mars... C'est pour cela que je suis venu vous revoir aujourd'hui.

— Je suis tout à votre disposition...

— Voyons, rassemblez bien tous vos souvenirs.

— Ils sont dans mon esprit comme si c'était hier.

— Quand vous êtes revenu de chez votre banquier, rapportant la somme qui vous a été remise, interrogea l'habile policier, vous vous êtes rendu directement ici ?

— Directement, répondit M. Couveran-Lisieux. J'avais ma voiture, le coupé que j'ai au mois et qui vient me prendre chaque matin chez moi.

— Vous ne vous êtes arrêté nulle part ?

— Nulle part.

— Vous n'avez rencontré personne ?

— Absolument personne... Je vous l'ai déjà dit : j'ai mis les liasses de billets dans mon portefeuille, chez le banquier même, et je ne les en ai sortis que lorsque je me suis trouvé, ici, dans mon bureau pour les mettre dans mon portefeuille de valeurs que j'ai pris dans mon coffre.

— Vous avez bien compté la somme chez votre banquier en la recevant ?

— Certainement... Vous savez, du reste, avec quel soin minutieux les caissiers de banque comptent les sommes qu'ils versent.

— Dans le trajet, vous n'avez pas tiré ces liasses de billets de votre poche ?

— Je n'y ai pas touché, je viens de vous le dire, avant d'être ici... J'en suis absolument sûr !

Il y eut un court instant de silence.

Fauvel en arrivait au moment qui le préoccupait.

— Bon !... reprit-il. Vous voici donc dans votre bureau. Vous avez mis les billets que vous venez de recevoir dans votre grand portefeuille, où il s'en trouvait déjà d'autres. Qu'avez-vous fait alors ?... Rappelez-vous bien...

— J'ai préparé mon échéance dont le garçon de recettes de la Banque de France avait déjà remis le bordereau avant mon arrivée, répondit M. Couveran-Lisieux. J'ai pointé une à une toutes les traites à payer sur le bordereau et sur mon échéancier et j'ai refait le total que mon caissier m'avait préparé... c'était exact !... Puis j'ai examiné l'état de ma caisse et j'ai constaté que j'avais une somme bien supérieure à celle que je devais payer... L'écart était même si sensible que j'en fus étonné et qu'aussitôt je voulus me rendre compte de cette différence... C'est alors que je me suis aperçu que plusieurs valeurs portées à l'échéance de ce jour, ne s'y trouvaient pas pour des motifs différents, que j'ai éclaircis avec M. Lombardy, mon chef-comptable, que j'ai appelé auprès de moi.

— Ah ! très bien, intervint vivement l'inspecteur de la Sûreté. Votre chef-comptable est venu dans votre bureau ?

— Oui...

— A ce moment où se trouvait votre portefeuille ?

— Il était là... à côté de moi...

Mais vous n'allez pas soupçonner... s'écria alors M. Couveran-Lisieux.

— Je ne soupçonne personne... J'étudie... Je me rends compte... C'est dans les moindres détails que je peux arriver à discerner quelque chose... J'ai peut-être eu le tort de ne pas faire plus tôt ce que je fais en ce moment, car le jour même ou le lendemain, vos souvenirs auraient été plus formels.

— Ils sont aussi exacts qu'à ce moment-là... Mon portefeuille était ici, à ma gauche, dit le négociant en indiquant une place sur la table ; j'étais assis comme en ce moment, toutes mes traites à payer là, devant moi, en liasse... avec mon échéancier, mon livre de caisse personnel et une feuille de papier sur laquelle je faisais mes calculs... M. Lombardy s'est tenu là, à ma droite, où vous êtes vous-même en ce moment...

— Votre portefeuille, vous souvenez-vous s'il était ouvert ou fermé pendant que votre comptable se trouvait auprès de vous ?

— Il était fermé... J'en suis absolument sûr.

— Vous ne l'avez pas ouvert ?

— Pas à ce moment... J'avais déjà fait caisse.. Je n'avais qu'à éclaircir avec mon chef-comptable cette différence dans les sommes à payer... Il s'agissait d'une traite de douze mille cinq cents francs qui avait été portée par erreur au 31 mars, car elle avait été annulée à la suite d'un report d'inventaire de la maison qui l'avait émise.



... haletant, il s'approcha sans bruit de la cloison... (page 297)

— Alors que s'est-il passé ?... précisa le policier... Votre comptable a causé quelques instants avec vous, il vous a fourni les explications que vous lui demandiez, puis il est retourné à son bureau ?

— C'est parfaitement cela.

— Poursuivons... dit l'inspecteur de la Sûreté qui arrivait peu à peu aux faits qui le préoccupaient plus vivement qu'il ne consentait à se l'avouer. Votre comptable parti,

vous êtes demeuré seul ici, votre portefeuille toujours sur votre table, fermé...

— Oui...

— Et alors ?... Est-ce à ce moment que le garçon de recettes est venu encaisser ?

— Non, il n'est venu que quelques instants avant midi.

— Avez-vous reçu d'autres personnes ?

— Non, je suis demeuré seul, travaillant, calculant.

— Il y a du mouvement dans votre maison. Il entre et sort beaucoup de monde... Vous m'avez déjà dit qu'il vient à chaque instant des acheteurs, des clients...

— Des réassortisseurs, des personnes appartenant à des grandes maisons de couture... Mais ce n'est pas mon affaire ; tous ces gens-là s'adressent à mes employés... Ils ont affaire aux magasins.

— Nous avons d'ailleurs établi avec votre personnel la liste de tous ceux qui se sont présentés ce jour-là chez vous ; on a fait une enquête sur chaque personne et l'on n'a rien découvert de suspect... Je n'y reviens pas, d'autant plus qu'ainsi que vous me l'avez expliqué, les personnes qui viennent pour affaires, pour des achats, entrent par la porte qui est là-bas et ne passent pas près de votre bureau.

— C'est exact.

— Mais les visiteurs qui ont à faire à vous entrent par la porte qui est là, à côté de l'entrée de votre bureau ?

— Il n'est venu personne à ce moment-là.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je n'ai reçu personne, j'en suis absolument certain.

— Vous n'avez donc pas quitté votre bureau un seul instant jusqu'au moment où, le garçon de recettes s'étant présenté, vous avez payé votre échéance et vous êtes parti ?

M. Couveran-Lisieux ne *répondit* pas tout de suite.

Il réfléchit longuement évoquant ses souvenirs.

— Attendez !... fit-il ensuite. Voici un fait... je suis sorti de mon bureau un moment... je me le rappelle maintenant...

— Ah !... fit le policier.

— Oui... Je venais de retrouver sous mon presse-papier la fiche d'une maison de banque de l'avenue de l'Opéra reçue la veille, et relative à des traites qui avaient été remises à l'acceptation... Oui, je m'en souviens très nettement... Quand on avait apporté ces traites l'avant-veille, le 29 mars par conséquent, je les ai remises à M. Lombardy, pour qu'il vérifie le compte des fournisseurs en question... une maison de Londres et une de Roanne... Vous voyez j'ai bien tout cela dans la tête... Cela m'a préoccupé, car enfin les valeurs déposées à l'acceptation doivent être régulièrement rendues, acceptées ou non, dans les vingt-quatre heures... Cela faisait donc près de deux jours que je les avais... cette fiche qui me tomba sous les yeux me les rappela... Je fus très mécontent de cette découverte et même j'étais tellement en colère, car je ne veux pas la moindre irrégularité chez moi en ces sortes d'affaires, que je me levai et me rendis auprès de mon chef-comptable, que j'attrapai de la belle manière.

Fauvel était absolument stupéfait.

Ce qu'il apprenait se rapportait exactement à ce que la sœur de son ami avait dit en racontant la scène du vol.

La somnambule avait bien vu le négociant dans son bureau, fidèlement dépeint, écrivant des chiffres qu'il copiait d'un registre sur une feuille de papier... Tout à coup elle l'avait vu se lever, l'air mécontent, en colère même, avait-elle dit... Et ce que Mme Bonnefond avait dit M. Couveran-Lisieux venait de le lui répéter : il s'était levé en colère pour aller trouver son chef-comptable... il lui avait parlé d'un ton animé... Lui-même venait de dire « qu'il l'avait attrapé de la belle manière... »

La lucidité de la voyante avait donc été réelle.

L'incrédule se sentait profondément troublé.

— A ce moment-là, fit-il, quand vous vous êtes levé pour aller parler à M. Lombardy vous avez laissé la porte de votre bureau ouverte ?...

— Oui... je le crois... je ne dois pas l'avoir fermée... je me suis levé d'un bond, tellement j'étais furieux.

— Et votre portefeuille est demeuré sur votre table ?

— C'est vrai.

— Vous rappelez-vous s'il était alors ouvert ou fermé ?

— Je ne sais pas..

— Quelqu'un aurait pu, pendant que vous étiez auprès de votre comptable, entrer ici sans que vous le voyiez...

— Il n'y avait personne.

— En êtes-vous sûr ?...

Le ton de Fauvel en posant cette question impressionna le négociant.

Il eut une perception qu'il traduisit ainsi :

« Il sait quelque chose ».

Alors il réfléchit... Il s'efforça de se remémorer en évoquant jusqu'aux moindres détails de cette matinée, de cet instant surtout.

— Il me semble bien avoir vu quelqu'un au moment où je me suis levé... dit-il ensuite.

— Près de l'entrée de votre bureau, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas absolument sûr... mais ce que vous venez de me dire me fait croire... Oui... il pouvait y avoir quelqu'un...

— Là, dans l'entrée...

— Peut-être bien... Je me rappelle mieux maintenant...

— Quelqu'un que vous ne connaissiez pas, évidemment sans cela vous vous en souviendriez plus nettement... Vous auriez peut-être parlé à cette personne...

— C'est difficile à préciser... dit M. Couveran-Lisieux en faisant de visibles efforts pour se souvenir. Il me semble voir quelqu'un...

— Un jeune homme ?...

— C'est possible... mais je ne me rappelle pas suffisamment pour pouvoir l'affirmer avec certitude.

— Admettons le fait pour le moment, comme une simple hypothèse, reprit le policier poussé maintenant dans cette voie par un irrésistible besoin d'approfondir le problème qui se posait à son esprit, d'éclaircir le mystère qui l'enveloppait et par dessus tout de vérifier ce qu'avait dit la voyante dont les paroles le troublaient de plus en plus et le tenaient comme si sa conviction s'était définitivement faite. Il y a donc quelqu'un-là, presque à votre porte... un inconnu qui vient pour vous voir ou pour toute autre cause... Vous sortez de votre bureau et vous êtes tellement préoccupé, agité...

— Furieux même, je vous l'ai dit... accentua le père de Georges.

— Que vous pouvez ne pas l'avoir remarqué...

— C'est très possible.

— Vous laissez votre porte ouverte et votre portefeuille est là, sur votre table...

— Non, ce que vous pensez n'est pas possible !... s'écria tout à coup le négociant. Cette personne qui se trouvait là... en admettant que ce soit vrai, ne peut être mon voleur. Il aurait fallu que cet homme ou ce jeune homme entrât dans mon bureau, et on aurait pu le voir...

— Si cependant il n'y avait personne aux alentours... objecta Fauvel.

— Mais voyons, un simple fait prouve que cela ne se

peut pas... répéta M. Couveran-Lisieux. Si c'était un voleur il se serait emparé du portefeuille...

Le policier semblait avoir déjà prévu cette objection.

— Non... car il aurait pu ne contenir que des pièces de caisse sans valeur pour lui... Cela m'indique simplement que votre portefeuille devait être demeuré ouvert... Alors la vue des liasses de billets de banque l'a tenté... Et puis, un portefeuille de cette dimension est difficile à cacher... Rappelez-vous bien ?... Votre portefeuille n'était-il pas ouvert ?...

— Je ne sais pas... ça se peut cependant...

— Il devait être ouvert... si le vol a eu lieu à ce moment-là, s'il y avait réellement quelqu'un là, il ne peut en être autrement... D'ailleurs, à quel autre moment le vol aurait-il pu se produire ?... Nous avons étudié votre journée minute par minute... Vous m'avez dit qu'à midi, en quittant votre bureau, vous avez enfermé le portefeuille dans votre coffre-fort, où il est demeuré toute l'après-midi, puisque vous n'êtes rentré ce jour-là que vers cinq heures... Vous avez alors signé votre courrier ; vous vous êtes entretenu quelques instants avec votre chef-comptable et, avant de partir pour rentrer chez vous, vous avez rouvert votre coffre, vous avez pris sans les compter tous les billets que contenait encore votre portefeuille ainsi que votre calepin qui s'y trouvait et sur lequel vous faisiez vos comptes d'argent et vous avez mis le tout dans votre poche. Ce n'est que chez vous, en comptant la somme que vous aviez, avant de la renfermer que vous vous êtes aperçu du vol en constatant qu'il vous manquait une liasse de dix mille francs.

— C est exact... convint le père de Georges. C'est ce que je vous ai dit tout de suite et je me le rappelle parfaitement.

— Il n' ya donc pas un instant place pour le vol dans l'après-midi, argumenta Fauvel, et dans la matinée il n'y a qu'un seul moment où il puisse être fixé, quand vous avez quitté votre bureau en laissant votre portefeuille sur votre table... Il n'y a donc pas de doute possible à cet égard... Donc, si vous avez été volé à ce moment-là, le voleur ne peut être qu'un étranger à votre maison, puisque l'enquête à laquelle je me suis livré immédiatement m'a démontré que le coupable ne pouvait se trouver parmi votre personnel... De toute nécessité, ce vol ne peut être que le fait d'un étranger venu à ce moment-là et dont la convoitise a été éveillée par la vue des billets de banque que contenait votre portefeuille demeuré ouvert, car s'il eût été fermé, cet homme n'aurait sans doute pas eu l'idée de vol, puisqu'il n'aurait pas su ce qui s'y trouvait.

— C'est merveilleux comme déduction !... déclara M. Couveran-Lisieux, émerveillé par ce raisonnement, dans lequel tout se tenait avec une logique parfaite. En effet, ça ne peut s'être passé que comme ça !

— C'est absolument sûr.

— Il faut que ce gaillard ait été d'une habileté et d'une promptitude de décision, d'une agileté... car enfin je ne suis pas resté cinq minutes absent.

Alors l'incrédule dont le scepticisme s'était évanoui maintenant, adoptait complètement le récit fait par la somnambule.

Du moment que Mme Bonnefond avait dit la vérité au sujet de ce qui s'était passé dans la maison de la rue du Sentier, elle ne pouvait qu'avoir dit vrai aussi pour la suite.

Lucide, elle avait vu cette scène que M. Couveran-Lisieux, uniquement préoccupé du vol important dont il venait l'être victime, avait oublié de raconter à l'inspecteur de la Sûreté ; c'était également dans ce même état de lucidité qu'elle avait vu ce jeune homme se présenter et s'emparer de la liasse de billets de banque pendant la courte absence du négociant.

Il fallait donc que ce qu'elle avait dit ensuite eût été réellement vu par elle en son sommeil magnétique.

— Ce qui s'est passé alors est facile à conjecturer, en me basant sur la découverte de ce billet de mille francs à la gare Sain-Lazare, dit le policier.

Il ne voulait pas découvrir la base réelle de sa conviction et raconter la révélation qui lui avait été faite par la voyante.

— Ce jeune homme, votre voleur, a disparu comme il était venu, sans que personne ne prenne garde à lui, ce qui n'a rien d'impossible dans le va et vient incessant de votre maison... Le voilà dans la rue du Sentier, la liasse volée dans la poche de son veston, où il l'a fait disparaître précipitamment... Il n'a qu'une pensée : s'éloigner au plus vite et faire perdre sa trace pour le cas où le vol serait découvert tout de suite et ferait lancer à sa poursuite... Il gagne donc le boulevard Poissonnière, où il lui sera facile de se perdre dans la foule qui y grouille sans cesse, surtout à cette heure de la journée... Il songe à jouir du produit de son vol, mais c'est un voleur habile, méfiant, qui ne veut pas se faire pincer bêtement en fournissant les moyens d'être reconnu plus tard... Il ne change pas le premier billet dont il se sert dans un magasin, dans un restaurant, dans un café, où il attirerait l'attention en payant une dépense insignifiante avec un billet de mille francs...

(à suivre) Marc MARIO

Les Terriens dans Vénus

C'est dans notre prochain numéro que nous commencerons la publication du passionnant roman de Sylvain-Déglantine

Les Terriens dans Vénus

aussi croyons-nous être agréable à nos lecteurs en leur donnant, dès maintenant, un aperçu du thème général de cette œuvre due à la puissante imagination de notre collaborateur.

M. Sylvain Déglantine est un fin poète et un délicat écrivain, en même temps qu'un conteur charmant. Très épris d'astronomie et d'une imagination comparable à celle de Jules Verne ou de Wells, il nous montre dans son roman, cinq personnages terriens à qui il prend la fantaisie soudaine d'aller excursionner au-delà des limites de la pesanteur terrestre et qui, à l'aide d'un de ces merveilleux instruments qui marquent le plus grand pas accompli dans l'industrie de la locomotion automobile, — nous avons nommé l'aéroplane, — s'en vont jusqu'à la splendide Etoile du Berger, le plus scintillant des astres de nos soirs. Là, nos voyageurs « intra-vénusiens », étudient les mœurs, us et coutumes des habitants de la planète, et, un des héros s'éprend d'une Vénusienne, alors que sa sœur est aimée d'un Vénusien. De cette attraction sympathique, naissent des idylles et des drames pleins de fantaisie et d'humour.

M. Déglantine, dans ses conceptions, ne s'écarte pas trop des limites permises aux hypothèses, et son œuvre est basée sur des déductions scientifiques qui ne manquent certainement pas de logique. Il y a, dans cette œuvre de l'imprévu, de l'amour, du mystère et du jamais vu.

Mais, n'anticipons pas, et laissons à nos lecteurs le plaisir de goûter par eux-mêmes toute la saveur de cette attrayante lecture.

Fern. G.

NOS ECHOS

Belle prédiction réalisée

Le gros lot de la loterie des Œuvres de Bienfaisance a été gagné par une modeste marchande d'objets de piété de Marseille, Mlle Bolo, qui avait acheté son billet de concert avec Mlle Tartaroli, son employée, et le frère de cette dernière. Mlle Bolo, paraît-il, ne fut pas autrement surprise de la bonne fortune qui lui échouait, une de ses amies raconte, en effet, l'anecdote suivante :

Il y a deux ans, Mlle Bolo fit un voyage à Paris ; elle alla voir un prêtre qui s'occupe de télépathie et qui lui fit la prédiction que voici : « Un grand bonheur vous attend, mademoiselle. Vous aurez un jour, dans deux ans, une grosse fortune à votre disposition. Cette fortune ne vous viendra pas d'un héritage et elle ne sera pas non plus le produit de votre travail, mais ne m'en demandez pas davantage, car ce que je vous ai dit est tout ce qu'il m'est possible de vous dire. Oui, une grosse fortune sera à vous, dans deux ans. »

C'est à la suite de cette prophétie que Mlle Bolo se décida à acheter son billet en compagnie de ses deux heureux amis. Bien leur en prit à tous trois, et il serait à souhaiter que les prédictions de tous les voyants et voyantes reçoivent une aussi éclatante et aussi agréable confirmation.

La mort de Bizet

Bizet, le grand compositeur de musique, l'auteur du bel opéra-comique « Carmen » mourut presque subitement, en 1875, et alors que rien ne faisait prévoir une fin aussi prochaine. On raconte que l'actrice Galli Marié, qui incarnait alors le rôle de Carmen, eut le pressentiment de cette brutale disparition, et l'on peut lire dans le programme officiel du théâtre national de l'Opéra-Comique l'entrefilet suivant :

Né à Paris le 25 octobre 1838, Bizet mourait à Bougival le mercredi soir 2 juin 1875, brusquement, si brusquement même, qu'on se demanda si cette fin était naturelle. Les journaux publièrent qu'il avait succombé à une maladie de cœur. Chose curieuse, alors que le compositeur paraissait plein de jeunesse et de santé, une femme avait eu le pressentiment de ce malheur, et quelque temps après, M. Ernest Reyer le racontait ainsi dans le *Journal des Débats* : « Un soir, pendant le trio des cartes, Mme Galli-Marié ressentit une impression inaccoutumée en lisant dans son jeu les présages de mort. Son cœur battait à se rompre : il lui semblait qu'un grand malheur était dans l'air. Rentrée dans la coulisse, après des efforts violents pour aller jusqu'à la fin du morceau, elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, on essaya en vain de la calmer, de la rassurer, la même pensée l'obsédait toujours, le même pressentiment la troublait. Mais ce n'était pas pour elle qu'elle avait peur ; elle chanta donc, puisqu'il fallait chanter. Le lendemain, Mme Galli-Marié, apprenait que, dans la nuit, Bizet était mort !

Les Masseurs de France

Nous recevons l'avis de la création d'un syndicat professionnel des Masseurs de France. Ces auxiliaires des médecins, comme les infirmiers, estiment qu'en prenant la forme syndicale reconnue par les lois, ils peuvent bénéficier des avantages accordés aux autres professions. Une situation anormale, les tient en effet, sous la tutelle des médecins, puisque, travaillant chez eux, tandis que, d'autre part, les établissements de bains (les plus élégants) font pratiquer le massage librement à tout propos, souvent par des gens qui n'ont de « masseurs » que le nom et n'ayant fait aucune étude. Ils regrettent que ne soient pas plus surveillées les pratiques louches qui prennent pour paravent le massage, jetant le discrédit sur toute une honorable corporation. Aussi, souhaitent-ils qu'il soit institué un brevet de capacité qui leur permette d'exercer leur métier en toute sécurité comme en toute garantie pour le public, et, pour cela, ils en appellent à la presse, afin d'intéresser à leur cause les pouvoirs publics. — Secrétariat, 140, boulevard de la Gare, Paris.

Prochaines Conférences

M. Barthelemy Bonnet, de la Société Internationale de Recherches Psychiques, fera le 26 octobre prochain, au siège social de la Jeunesse Républicaine du 2e arrondissement, 37, rue Radziwil, une conférence sur « Le Sommeil provoqué et ses differents Etats ».

Nous rappelons que les trois premières conférences de M. Sédir sur « l'Invisible et la Vie Quotidienne » auront lieu les 13, 20 et 27 octobre prochain, à 8 h. 1/2 du soir, 32, rue Cardinet.

Sur présentation de leur carte, les membres de la Société Internationale de Recherches Psychiques assistent gratuitement à ces conférences.

Les Conférences Esotériques de Papus reprendront le *jeudi 21 octobre 1911*, à la salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

Papus étudiera cette année, l'Egypte ancienne, l'Astral, la Momie et la réincarnation.

Chaque séance sera accompagnée d'exécutions musicales archéométriques et de projections ou de cinématographe.

Les membres de la Société Internationale de Recherches Psychiques qui désirent assister aux conférences du docteur Papus, sur présentation de leur carte, ne paieront que demi-tarif, soit 0 fr. 50 au lieu de 1 franc.

Groupe Spirite de la S.I.R.P.

Les personnes qui désirent assister aux séances du « Groupe Spirite » de la Société Internationale de Recherches Psychiques que préside M. Henri Mager, sont priées d'en aviser le secrétaire général qui les fera convoquer par invitations particulières, soit aux séances générales, soit aux travaux de recherches.

Avis important. — Le Groupe Spirite de la S. I. R. P. développe les facultés naturelles des personnes susceptibles de médiumnité, et cela, absolument gratuitement. Les personnes désirant être développées doivent s'adresser de suite à M. Henri Mager, au siège central, 3, rue de l'Estrapade. Le nombre des inscriptions est strictement limité.

Les cours de Massage de l'Ecole supérieure libre des Sciences médicales, dirigée par le Docteur Encausse, reprendront le *lundi 6 novembre*, 15, rue Séguier, à Paris.

Il reste 12 places d'élèves disponibles. Les élèves peuvent être diplômés après 4 mois d'études.

Les cours de l'Ecole Hermétique ouvriront le *17 novembre*.

Pour l'inscription, s'adresser, 15, rue Séguier, de 9 heures à midi.

Mercure.

CONSULTATIONS DE LA VIE MYSTERIEUSE

Conseils, Recettes et Correspondance

AVIS IMPORTANT : *Une large place est réservée, dans chaque numéro de la « Vie Mystérieuse », pour répondre à toutes les questions que nos lectrices et lecteurs voudront bien adresser à nos différents collaborateurs. La direction littéraire et scientifique de la « Vie Mystérieuse » restant étrangère à cette partie consacrée aux consultations médicales, consultations graphologiques, astrologiques, etc., les lectrices, lecteurs et abonnés devront écrire directement à chacune des personnalités sous l'autorité et la responsabilité desquelles sont faites ces différentes rubriques.*

Toutes demandes de renseignements, tous envois de mandats-poste, de bons de poste ou timbres relatifs à ces rubriques, doivent être uniformément adressés à

LA VIE MYSTERIEUSE,
3, rue de l'Estrapade, Paris, 5e

mais aux noms des collaborateurs dont les noms suivent :

Pour les consultations astrologiques : Madame de Lieusaint.
— *du docteur: Dr De Blédine.*
— *graphologiques: M. le professeur Dack.*
— *de chiromancie: M. Hupta Saïb.*
— *de la Voyante: Gabrielle de Mirecourt.*
— *de la Marraine: Marraine Julia.*

Pour toutes ces rubriques, les timbres sont acceptés en paiement, mais avec une augmentation de cinq centimes par franc, pour le change. Les timbres étrangers sont refusés.

COURRIER DE LA VOYANTE

Mlle Gabrielle de Mirecourt qui fut un de ces sujets qui stupéfièrent les sommités médicales contemporaines, qui, par sa prescience de l'avenir a accompli de véritables prodiges, a bien voulu signer avec nous un traité qui nous assure dès à présent la totalité de ses consultations somnambuliques.

Pour obtenir une consultation de Mlle de Mirecourt, dans le courrier de la Vie Mystérieuse, *il suffit d'envoyer la somme de trois francs. Il sera répondu à trois questions bien précises.*

Pour avoir une réponse par lettre particulière détaillée — nombre illimité de questions — les consultants devront envoyer un bon-poste de 10 francs.

Prière de joindre à toute demande, une mèche de cheveux ou un objet ayant été touché par soi ou par la personne pour laquelle on consulte.

B. G. 20. Calais. — 1o Oui, bien chère madame, c'est certainement la meilleure voie à choisir pour M. votre fils, je lui vois beaucoup d'aptitudes pour cèlà. 2o Vous aurez, madame, une seconde union en 1912, mais très tardivement, en novembre ou décembre. Vous connaîtrez sous peu votre futur époux. 3o Des jours meilleurs vous sont promis, ne désespérez de rien. Vous serez aimée et choyée et vous aurez de grandes satisfactions par votre fils. J'ai fait part de votre demande concernant l'abonnement de votre amie, à la direction de la Vie Mystérieuse.

Un Occulte. — 1o Vous êtes, monsieur, ce que l'on appelle un « chanceux », et il ne m'étonnerait pas que vous eussiez cette bonne fortune ; mais ce ne sera pas avant 1916. 2o Vous n'êtes pas pour demeurer toujours en sous ordre et je vous vois, dans peu de temps même, en 1912, à la tête d'une importante maison. 3o Vous aurez un enfant du sexe masculin dans le courant de l'année qui vient. Je ne vois pas la possibilité pour vous d'en avoir d'autres. La fortune vous sourira et elle vous viendra d'une façon toute fortuite.

J. V. G. T. — Votre mariage, cher monsieur, ne se fera pas avant octobre 1912, quoique vous connaissiez déjà la jeune femme qui deviendra votre épouse, car il y aura des entraves suscitées par vos familles respectives. Cette jeune femme est grande, élancée et de couleur brune, autant que je puis voir. 2o Vous êtes appelé à vivre dans une aisance relative. Vous resterz toujours dans le nord de la France où je vous vois en ce moment. 3o Vous pourriez vous créer une situation très enviable dans l'industrie mécanique ou automobile ; je vous engage vivement à suivre cette voie.

Rose Mousse. — 1o Mais oui, ma chère petite amie, il faut oser ainsi que je vous le disais précédemment, car ce jeune homme ne peut deviner votre pensée. Mettez votre maman au courant de la chose, elle vous aidera et fera pour vous le plus grand pas. 2o Vous avez à redouter quelques désordres d'estomac, mais pas de graves maladies. 3o Une gentille situation vous est promise, vous ne serez pas malheureuse au point de vue argent, non plus du reste que sous le rapport des sentiments, mais osez, ma petite amie.

Spé. 15. — Votre commerce, monsieur, n'est certes pas appelé à mieux aller au gré de vos désirs, et je ne vous vois pas réaliser des bénéfices dans cet ordre d'idées. 2o C'est le meilleur conseil que je peux vous donner : tachez de vendre, et débarrassez-vous au plus vite d'un commerce qui ne peut vous faire vivre. 3o Il y aura passablement d'entraves à la réalisation de ce désir, mais il se réalisera, croyez-le.

E. V. 1887. — 1o Vous avez toutes chances de réussir, ma chère enfant, et c'est une situation qui vous irait au mieux. Vous serez une excellente petite commerçante. 2o Vous ne devriez pas compter sur cette affection, vous vous mettriez là dans un guêpier duquel vous sortiriez difficilement. 3o Un mariage harmonique aura lieu pour vous en 1913. Votre mari occupera également une bonne place dans une maison de commerce Sans avoir à espérer la fortune, vous réussirez honnêtement.

M. M., Oise. — Monsieur votre père possède un caractère acariâtre et qui n'est pas fait pour s'adoucir avec l'âge. Il ne peut rien contre vous directement mais il vous cherchera toujours des noises, et puisque vous ne pouvez rien en obtenir de bon, il faut tout faire pour l'éloigner de vous, c'est le meilleur remède. 2o Ne comptez pas sur ce qu'il pourrait vous laisser : vous vous entretenez un enfer sous prétexte que peut-être vous toucheriez quelque chose un jour, vous serez déçus sous ce rapport. 3o La propriété située à droite de votre maison est destinée à devenir vôtre avant 1914. L'autre, longtemps après.

Future mère inquiète. — 1o C'est une adorable petite fillette qui sera donnée à cette jeune maman de demain. 2o Monsieur son mari obtiendra le poste désiré ; il n'a pour ainsi dire qu'à demander pour être agréé. 3o Oui, la réconciliation se fera, et je crois fort que ce sera à l'occasion du baptême du bébé.

Lebourgeois. — 1o Je crois, Monsieur, que vous exagérez un peu les pouvoirs de cet homme et, selon moi, il vaut mieux voir dans vos infortunes successives un concours de circonstances défavorables. Vous trouverez un emploi honorable au commencement de 1912, mais il vous faut solliciter, n'attendez pas que l'on vous propose de but en blanc. 2o Pas de mariage indiqué avant 1914. 3o C'est plus particulièrement les reins et la vessie qui sont atteints. Je ne puis, moi, trancher la question au point de vue médical proprement dit. C'est au docteur de Blédine qu'il faut vous adresser pour cela.

Blanche. Clo. — Celà signifie qu'un deuil prochain doit vous frapper, et il s'agira d'un membre de votre famille. Vous serez à la peine en cette fin d'année 1911, mais la prochaine vous apportera des compensations. Vous ferez un voyage agréable en juin ou juillet 1912, et vous vous créerez de nouvelles relations qui vous seront très utiles par la suite. Vous serez heureuse dans la vie.

Cœur en peine. — 1o Vous serez reçu en 1912, à l'école de Versailles et obtiendrez une des meilleures places du classement général. 2o Vous ne vous marierez pas, Monsieur, avant 1914 ou 1915, la fin de 1914 ou le commencement de 1915. 3o Non, monsieur, il ne faut pas compter pouvoir aller dans cette ville pour accomplir votre période d'instruction militaire.

Une Rose Vellave. — 1o Monsieur votre mari est de constitution robuste, et je ne vois pas pour lui les présages d'une mort prochaine. 2o Il s'agit très probablement d'une tante qui vous a en haute estime et qu'il vous faut aimer et entourer de vos meilleurs soins 3o Vous ne devez pas songer pouvoir vous remarier avant 1918 et après divorce. Mme de Lieusaint à qui j'ai transmis votre demande vous fait savoir qu'il ne lui est pas possible de donner suite à votre proposition.

M. B., 131. — 1o Soyez sans inquiétude, ma chère mademoiselle, ce jeune homme est sérieux et sincère et vous avez tout lieu de bien augurer de sa part. 2o Vous vous marierez dans le courant de 1913. Oui, c'est bien de ce côté que vous devez vous orienter. 3o Une situation stable qui vous mettra à l'abri du besoin. Vous aurez beaucoup à lutter peut-être, mais si vous savez être forte toujours, vous triompherez et aurez pour vous une aisance honorable.

Mercure. 6. — 1o Monsieur votre fils, madame, est appelé à occuper une brillante position. La carrière qu'il a choisie est certainement celle qui lui convient le mieux ; il ne lui manque qu'un peu de constance et de suite dans les idées. 2o Il ne se mariera pas avant deux années, mais il fera un très gentil mariage et sera des plus heureux en ménage. 3o Sa santé n'est pas mauvaise et, quoique sa constitution ne soit pas des plus robustes, il n'a rien à craindre sous ce rapport.

C. B., 15. — Vous avez une période un peu dure à passer, chère madame, mais il ne faut pas vous désoler, vous aurez des jours meilleurs, car ce n'est pas la question d'intérêt qui peut vous aliéner complètement l'affection de votre mari. 2o Non, bien, chère Madame ne prenez pas la chose tragiquement, tout se terminera pour le mieux et je ne vois aucun indice de séparation. 3o Vous ne rentrerez pas dans la totalité de ces biens, mais vous en recouvrirez certainement une bonne partie. Des procès seront nécessaires.

M. L. P. O., 15. — 1o Oui, amie, vous réussirez dans votre commerce actuel, mais il faut être persévérante et ne pas vous alarmer pour un mauvais moment à passer. 2o Vous aurez une enfant en décembre 1912 ou janvier 1913. Un autre enfant, un garçon cette fois, en 1915. 3o Votre parent malade s'en sauvera encore cette fois-ci, je le vois traîner encore quelques années. Vous aurez certainement des contestations et des procès avec cette autre parente, mais vous obtiendrez gain de cause.

M. G. — Vous aurez, monsieur, un changement favorable en février prochain. Votre nouvelle situation ne sera pas, au début, meilleure que celle que vous quitterez, mais elle vous offrira plus d'avenir. Vous ne devez pas changer de résidence avant deux années au moins.

M. W., 95. — Je vois, monsieur, votre mariage réalisé pour 1913. Vous vous marierez peut-être même un peu avant, en fin 1912. 2o Vous connaissez actuellement la personne qui doit être un jour la compagne de votre vie ; et vous n'avez pas été sans lui parler plusieurs fois déjà. Au commencement de 1912, vos relations seront plus suivies. 3o Vous occuperez une situation demandant beaucoup de dépenses physiques, mais cela semble vous convenir ainsi et vous serez heureux assurément.

Gabrielle. — 1o C'est une simple piqûre d'amour-propre, ma ch.re enfant, qui est la cause de cette brouille. Vous avez froissé

sans le vouloir, c'est à vous de tout faire pour réparer. 2o Je ne vois pas d'entrevue possible avec cet homme. 3o Oui, vous pouvez aspirer à celà, mais bien des peines vous sont encore résèrvées qu'il vous faudra surmonter vaillamment.

Lectrice assidue de la Vie Mystérieuse. — 1o Vous réussirez dans le commerce, celà m'est parfaitement indiqué, mais vous aurez à subir de gros moments de gêne. Cependant, tout se passera pour le mieux. 2o Vous aurez des discordes familiales et des contestations avec la parenté, tant à propos de bien que pour des questions d'ordre sentimental. 3o Au point de vue strict de la santé, vous avez à craindre une affection du foie et une faiblesse du cœur. Quelques crises hépathiques et cardiaques, mais rien de grave.

Gabrielle de MIRECOURT.

UN COUP D'ŒIL SUR LA DESTINEE

COURRIER DE LA MAIN

Le chiromancien Upta Saïb se met à la disposition des lecteurs de ce journal pour faire une analyse de leur main et des signes qui y sont contenus.

Réponse par la voie du journal, 2 fr. — Par lettre particulière, 3 fr.

Upta Saïb reçoit les abonnés et lecteurs de la « Vie Mystérieuse », tous les jours de 2 à 6 heures.

Pour les consultations par correspondances, prendre une feuille de papier blanc, la passer doucement au-dessus d'une lampe à pétrole dont on aura élevé la mèche, et remuer constamment la feuille de papier pour éviter qu'elle prenne feu.

Cette opération aura pour résultat de noircir uniformément le papier. Pour prendre ensuite l'empreinte, apposer la main gauche sur le côté noirci, puis la retirer, l'empreinte est faite, il ne reste plus qu'à la fixer en la plongeant dans de l'alcool à brûler que l'on aura versé dans une assiette, laisser sécher et envoyer telle quelle à Upta Saïb.

Main. J. K. — Vous voulez savoir, ma belle, si vous vous marierez bientôt. Je vous dirai que je vois en effet une ligne d'union nettement indiquée pour la 18e année ; ce ne sera donc pas long, puisque vous avez, me dites-vous, 17 ans. Vous trouverez un époux charmant ; votre ligne de mariage est longue, bien creuse et unique, celà indique que l'affection sera des plus durables.

Anxieuse et désolée. — C'est bien simple, ma petite amie, envoyez-moi les mains de vos prétendants, selon le procédé indiqué au début de cette rubrique, proposez-leur cela a titre de curiosité récréative, et je vous ferai un prix d'ensemble pour toutes ces analyses. Vous pourrez ainsi fixer votre choix en connaissance de cause.

L. D. B. — Main tourmentée, indiquant d'une façon très nette qu'une modification importante du caractère a été apportée dès le début de la vie par l'éducation, par les parents et les personnes de l'entourage. En d'autres termes, cette main signifie que l'on subit facilement l'influence du milieu dans lequel on se trouve placé. Cette personne est pourtant douée d'une certaine volonté mais l'imagination domine et entraîne tout. cœur et force de résistance Il y a cependant dans cette main des signes assez bien définis qui décèlent des tendances artistiques et un goût très prononcé pour le commerce. La vie, dans son ensemble paraît devoir être assez agitée. La réussite n'est pas promise avant 40 ans.

Upta Saïb.

Nos lecteurs nous ayant souvent manifesté le désir de voir l'action de notre journal s'étendre davantage, nous avons pensé associer leur effort aux nôtres, et voici ce que nous leur proposons : Tout lecteur qui voudra bien nous envoyer 20 adresses de personnes susceptibles de s'intéresser aux Sciences Occultes, recevra, à titre gracieux, le bel ouvrage de Mme Mac Kenty : La Polarité dans l'Univers. *Joindre seulement 0,50 cent. pour le port.*

En outre, les lecteurs qui se conformeront à cette prescription et qui préféreraient posséder l'ouvrage : L'Oracle des Fleurs, *de Sirius de Massilie, d'une valeur de 10 francs, pourront le recevoir sur demande accompagnée de la modique somme de 1 fr. 20.*

La discrétion la plus absolue est observée et, en aucun cas, nous ne donnerons le nom de la personne qui nous aura procuré ces adresses.

LA DIRECTION.

UN COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR

COURRIER ASTROLOGIQUE

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître leur ciel horoscopique, l'étoile sous laquelle ils sont nés, la planète qui les régit, les présages de leur signe zodiacal (passé, présent, avenir), devront s'adresser à madame de Lieusaint, l'astrologue bien connue, chargée de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation par la voie du journal, 2 fr. ; consultation détaillée par lettre particulière, 5 fr.

Adresser mandat ou bon de poste à Madame de Lieusaint, aux bureaux du journal, en indiquant la date de sa naissance (quantième, mois et année), le sexe et, si possible, l'heure de la naissance.

Ame désolée. Anais. R. — Vous êtes née, mademoiselle, sous le signe des Poissons, ce qui vous donne une certaine inconstance dans les idées et un certain manque d'esprit de suite. Mais au fond, vous êtes d'une nature « bon enfant » et l'on peut faire de vous ce que l'on veut. Vous vous marierez à 23 ans avec un jeune homme qui doit accomplir en ce moment son service militaire, car il est à peu près du même âge que vous. Ce jeune homme possède un caractère doux et affable. Il occupera plus tard une situation dans laquelle ses facultés personnelles pourront s'exercer librement. Il gagnera un certain petit pécule, mais risquera de perdre de l'argent dans des spéculations hasardeuses. Santé assez bonne, maladie du cœur à redouter. Jour : jeudi, pierre : chrysolithe, couleur, bleu. métal : étain.

Pauvrette. — Je vous plains chère mademoiselle, mais pour l'heure présente simplement, car. croyez moi. les chagrins d'amour, a vingt ans, sont des feux de paille. Vous aimerez encore, vous souffrirez d'autres souffrances, et enfin, vous réaliserez votre rêve, tout étonnée de voir que l'oubli a passé sur vos anciennes amours. Je vous vois un mariage en 1913. vous ne tarderez pas à connaitre celui qui sera votre époux. D'abord vous le regarderez sans sympathie, mais ensuite, vous l'apprécierez, et finirez par l'aimer. Ayez du courage, ma petite amie, il y a de bons jours pour vous, mais ne pleurez pas, les larmes appellent les larmes.

Toujours, quand même. — Vous êtes né, Monsieur, sous l'influence de la Lune. Cette planète vous conférait à votre naissance une puissante imagination et un grand esprit d'assimilation. Vous êtes apte aux études sérieuses et pouvez devenir tout ce que vous rêvez être, par votre persévérance dans l'effort. Nul doute que vous soyez reçu aux examens dont vous me parlez. Mariage vers 1914, avec jeune fille que vous connaitrez en 1913. ou fin 1912. Deux enfants du sexe masculin. Jour ; lundi. pierre : émeraude. couleur : bleu, métal : argent, maladie : estomac.

Marie-la-Maudite. — C'est Mercure qui vous signait en troisième maison et celà vous donnait des aptitudes multiples, notamment pour les travaux fins et délicats. Beaucoup de tribulations sont indiquées dans votre ciel horoscopique jusqu'à la quarantième année, vous aurez même a subir certaines violences du sort. Mais passé l'époque indiquée, l'accalmie se produira et la vie pourra s'écouler doucement dans un bonheur relatif. Vous auriez chance de réussir dans les travaux de modes. Jour : mercredi, pierre : béryl. métal : vif-argent, couleur : gris, maladie : ventre.

Brune, 19. — C'est la Lune qui vous signe, madame, dans le cancer. C'est un mauvais signe pour la santé, ce qui ne vous empêchera pas de vivre jusqu'à soixante et quelques années, mais il faut vous attendre à souffrir de cent petits maux. plus douloureux que dangereux. Vous aurez une rentrée d'argent en 1912. Voyage en 1917. vers le milieu de l'été. Vous avez eu des ennuis de famille. vous en aurez encore, mais le moment de la tranquillité approche pour vous. Jour favorable : lundi, couleur : bleu ; métal : argent ; maladie : estomac.

Mme de LIEUSAINT.

L'abondance des réponses par la voie du journal et le peu de place dont nous disposons, nous obligent, pour cette fois-ci, à réduire le courrier de Mme de Lieusaint. Nous prions les lecteurs qui ne trouveraient pas leur consultation dans ce numéro, de vouloir bien envoyer leur adresse à notre collaboratrice qui leur répondra directement sans augmentation de prix.

La Direction.

Primes à nos Abonnés

Tous nos nouveaux abonnés d'un an ont droit à l'une des primes suivantes :

L'Inde Mystérieuse.
Le Calvaire d'une Hypnotisée.
Le Livre de la Mort.
La Polarité dans l'Univers.
Une consultation graphologique d'une valeur de cinq francs.

Joindre à la demande un franc en timbres-poste pour frais de port et de manutention.

Pour la Diffusion de la " VIE MYSTÉRIEUSE "

L'union se faisant de plus en plus étroite entre les lecteurs de la *Vie Mystérieuse* et sa direction, il nous est agréable d'informer nos aimables correspondants, que nous avons fait établir une élégante affiche de notre journal. Toutes les personnes qui voudraient bien nous rendre le service de la faire poser chez leurs amis, ou chez leurs fournisseurs, libraires, dépositaires de journaux, marchands de vins, boulangers, épiciers ou autres, dans des endroits bien passagers et connus, recevront, à titre de remerciements, un volume de 3 fr. 50 qui sera toujours l'un des meilleurs romans à succès de l'année. Nous faisons appel à tous nos dévoués collaborateurs pour veiller avec soin sur la pose et sur l'entretien de ces affiches.

Prière de nous indiquer si elles doivent être posées à l'intérieur ou sur la voie publique, afin de les timbrer en ce dernier cas

(Joindre 0 fr. 30 pour le port du livre)

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné (1) ______________________________ **, demeurant**

rue (2) .... **, à** ....

déclare m'abonner pour un an à la « Vie Mystérieuse ».

Sous ce pli { **5 fr.** / **6 fr.** } **(3) montant de l'abonnement en** ____________________

Comme Prime veuillez m'envoyer ______________________________ **(4)**

J'ajoute à cet effet, au montant de mon abonnement, la somme de UN franc pour frais administratifs, frais d'envoi et de manutention. SIGNATURE

(1) Nom et prénoms.
(2) Adresse complète (département et bureau de poste).
(3) Rayer la somme inutile suivant qu'on habite la France (5 fr.) ou l'Etranger (6 fr.).
(4) Voir d'autre part notre liste de primes.

(Bulletin à remplir, signer et envoyer affranchi à M. le Directeur de la « Vie Mystérieuse », 3, rue de l'Estrapade à Paris.

BON-PRIME

Offert par la VIE MYSTERIEUSE à ses ACHETEURS AU NUMERO

= 10 Octobre =

Ceux de nos lecteurs qui nous enverront en fin d'année, à partir du 10 juin, tous ces bons se suivant, et accompagnés de UN FRANC pour frais de port et d'emballage, auront droit à l'une des PRIMES réservées à nos abonnés.

PARIS. — IMPRIMERIE SPÉCIALE DE LA « VIE MYSTÉRIEUSE » A. BASCLE

Le Gérant : BASCLE

A Bascle